

Le responsable des studios me causa bien des ennuis après cet incident : il n'hésita pas à parler d'un Noir intelligent incapable de garder son sang-froid. Et si je devais employer une arme, se demandait-il, pourquoi fallait-il que ce soit un couteau ? Car c'était une idée répandue que la race noire avait l'habitude de jouer du couteau. Bien que présenté à un juge prévenu contre moi, je ne pus m'empêcher de dire :

— Quand on attribue à un groupe social des caractéristiques négatives, il ne faut pas s'étonner si certains de ses membres – même les meilleurs – montrent parfois inconsciemment ces caractéristiques.

J'étais persuadé qu'après le verdict, je perdrais mon emploi. Mais le visage de Rex Ingram indiquait clairement qu'il comprenait intuitivement la poésie. Il est Irlandais. Il comprit que j'avais suffisamment souffert de cet incident et ne me punit pas davantage. Je gardai donc mon emploi jusqu'à la fermeture du studio pendant l'été. Je décidai alors d'aller à Marseille. Durant tout ce laps de temps, j'étais resté à l'écart de Rex Ingram parce que, comme je l'ai dit, j'avais terriblement honte de moi. Mais j'allai lui dire au revoir en partant, et il m'encouragea à continuer à écrire, dit à son comptable de me donner un billet pour Marseille et me fit cadeau de six cents francs.

25 POT-POURRI MARSEILLAIS

Ce fut un soulagement que d'aller vivre à Marseille parmi des gens à la peau noire ou brune, qui venaient des États-Unis, des Antilles, d'Afrique du Nord et d'Afrique occidentale, et se trouvaient tous rassemblés pour former un groupe chaleureux. Des traits et un teint négroïdes n'étaient pas exotiques, suscitant curiosité ou hostilité, mais spécifiques à un groupe et naturels. L'odeur des corps noirs ayant transpiré durant une dure journée de labeur, tout comme l'odeur des chevaux à l'écurie, n'était pas désagréable, même dans un café bondé. C'était bon de sentir la force et la différence d'un groupe social, et d'avoir la certitude d'en faire partie.

Les Africains venaient surtout du Dahomey, du Sénégal et de l'Algérie. Beaucoup étaient dockers. Quelques-uns étaient des marins de métier, durs à la tâche, qui faisaient escale quelques jours entre un débarquement et un embarquement. D'autres attendaient un bateau – tous s'entassaient entre le Vieux-Port et la jetée au milieu des tire-au-flanc, des guides, des souteneurs, des prostitués des deux sexes et des petites frappes de bistrot –, le tout formant un pot-pourri marseillais, grouillant comme un panier de crabes, tirant péniblement sa subsistance du ventre des navires et de leur équipage.

Je louai une chambre sur le Vieux-Port et me mis à revoir rapidement mes nouvelles. Louise Bryant m'avait écrit de les tenir prêtes car elle allait s'embarquer prochainement pour New York et les porterait elle-même à un éditeur. De temps en temps, je travaillais de mes mains : le contremaître sénégalais des dockers noirs était un ami et, quand il y avait beaucoup de travail facile à faire, comme décharger des cacahuètes ou des noix de coco, il m'embauchait.

Le Vieux-Port était toujours très animé : bagarres entre hommes ou disputes entre prostituées, marins dévalisés, coups de feu tirés par des particuliers ou par la police. Un Sénégalais possédait un grand café sur le quai et tous les Noirs s’y retrouvaient avec leurs copains et leurs filles. Ce Sénégalais était un type remarquable, calme, la tête froide, astucieux. Il avait combattu en France pendant la guerre et avait été promu sergent. Après l’armistice, il était parti dès que possible aux États-Unis où il avait trouvé un emploi – de ceux que trouve la moyenne des Noirs –, tout en gérant un foyer pour les Africains et les Noirs musulmans de New York. Il était revenu en France au bout de six ans, ayant amassé une somme rondelette, et avait acheté ce bar sur le Vieux-Port. Originaire d’une famille ancienne, nombreuse et importante de Gorée, il avait un parent qui était petit fonctionnaire municipal à Paris, une sœur infirmière à Dakar, et j’ai rencontré à Casablanca un mécanicien spécialisé qui était son cousin.

Sur le plan politique, c’était un nationaliste africain. Il me présenta à l’un de ses compatriotes qui s’appelait Lamine Senghor, lui aussi ancien combattant, et leader noir au sein du parti communiste : grand, mince, intelligent, il mêlait, dans ses opinions, nationalisme africain et internationalisme communiste. Senghor s’intéressa au fait que j’écrivais et exprima le désir de me voir écrire quelque chose sur les Noirs à Marseille. Je lui promis de m’y employer un jour.

Il me fit cadeau d’un petit pamphlet qu’il avait écrit sur la conquête de l’Afrique par l’Europe. L’argumentation en était inattendue et naïve, de même que les illustrations désuètes qui représentaient des personnages. Senghor m’amena à la « Maison des gens de mer » que les communistes venaient d’inaugurer : un grand bâtiment avec bar, cuisine, amphithéâtre et salle de sports. Dans la salle de lecture, on trouvait des journaux dans presque toutes les langues occidentales et orientales. J’aperçus quelques marins : des Scandinaves, des Français, des Annamites, des Espagnols, mais pas de Noirs. Senghor dit au responsable que c’était à lui de faire venir des Noirs à la « Maison

des gens de mer ». Mais le bâtiment se trouvait loin du centre de la ville et les Noirs préféraient la ruche internationale du Vieux-Port. Et pourtant, ils devaient faire face à de durs problèmes d’emploi, à Marseille. À bord des bateaux, on leur faisait seulement alimenter les chaudières et ils étaient exclus des navires qui faisaient les « bonnes » lignes, c’est-à-dire les trajets courts, que les Blancs préféraient. Comme dockers également, ils se heurtaient à la discrimination et on leur donnait les corvées les plus dures et les plus salissantes, telles que le chargement et le déchargement du charbon et du soufre. Les Noirs se plaignaient des syndicats. Senghor leur disait que ces syndicats étaient socialistes et qu’ils feraient mieux de devenir communistes.

Un après-midi, j’entendis une conversation entre Senghor et le patron du café, dont je pense qu’elle vaut d’être rapportée textuellement. Senghor avait été gazé pendant la guerre et était tuberculeux ; il avait épousé une Française qui lui était fort dévouée et prenait bien soin de lui.

Le patron du café dit à Senghor :

— Mais, écoute, je ne vois pas comment tu peux devenir un grand leader noir si tu es marié à une femme blanche.

Senghor répondit qu’il ressentait encore plus amèrement la condition des Noirs du fait qu’il avait épousé une Blanche et que, comme le communisme était internationaliste, ce mariage avec une Blanche était un acte militant dans la mesure où les Blancs chauvins s’opposaient aux mariages interraciaux.

— Et toi-même, demanda Senghor, ne vis-tu pas avec une Blanche ?

— Oui, mais moi, je n’essaie pas d’être un leader, dit le patron, alors que c’est ton cas. Si tu es un véritable et authentique leader, si les Noirs le voient de l’extérieur et le ressentent de l’intérieur, ils te suivront à tous les coups. Et si les hommes te suivent, leurs femmes te suivront. Parce que tu ne peux pas élever la condition des hommes sans élever celle des femmes. Et les femmes de couleur ne suivront pas

un leader noir qui a épousé une Blanche parce que, tout simplement, les femmes blanches ont partout plus de libertés et de privilèges que les femmes de couleur. Combien y a-t-il de leaders blancs qui ont épousé des Noires ? Ils ne pourraient pas le faire et rester des leaders. Ils aiment nos femmes, mais ne les épousent pas.

Considère notre député Diagne. Avant lui, tous nos leaders étaient des mulâtres. Mais ils faisaient tout pour les Blancs et rien pour les Noirs. Alors nous, les Noirs, qui étions les plus nombreux, nous nous sommes unis en disant : « Élisons un Noir, il fera probablement mieux. » Mais dès que nous avons élu Diagne et l'avons envoyé à Paris, il s'est empressé d'épouser une Blanche. Et maintenant, ses enfants mulâtres nous méprisent, nous, les Sénégalais noirs. Si le député Diagne avait une épouse de couleur comme ambassadrice à Paris, ne crois-tu pas que cela ferait de la bonne publicité pour nos femmes et notre race ? Mais je pense que les Français ont préféré que Diagne épouse une Blanche plutôt qu'une femme de couleur pour servir d'ambassadrice de son pays à Paris. Dès que nous avons commencé à faire quelque chose pour nous-mêmes sur un plan collectif, ils ont fait ce qu'il fallait pour rendre notre action inefficace.

Senghor ferma les yeux, se gratta le crâne et rouvrit les yeux en disant que l'idée de son compatriote était intéressante et qu'il allait réfléchir au sujet sous un angle différent.

— Ce n'est pas seulement un problème de couleur mais un problème humain, dit le patron du café. Imagine que tous les Français importants se mettent à épouser des Anglaises et laissent tomber les Françaises ; je t'assure que ça ferait une seconde Révolution française.

À ce moment, la compagne française du patron pénétra dans le café. Les deux hommes, gênés, se turent. La femme s'approcha du cafetier et s'appuya affectueusement contre son épaule. Il leva le bras et lui caressa la tête. Après leur conversation, la scène était inattendue et j'eus un sentiment bizarre. Du point de vue affectif, j'étais troublé ; intellectuellement, j'étais perdu.

Mes nouvelles terminées, je les envoyai à Louise Bryant, qui les reçut le matin même de son départ pour l'Amérique. À Marseille, c'était le plein été. Il faisait très chaud et c'était bon pour ma santé, cette chaleur sèche et douce à la peau. Rien à voir avec la moiteur inconfortable et suffocante des étés new-yorkais, londoniens ou parisiens. On entre dans la chaleur de Marseille comme un gamin antillais se creuse un nid dans un tas de sucre séché après que la canne a rendu tout son jus, et se sent bien à l'aise au fond de cette douceur.

Je pris des vacances après la conception et la rédaction de mes nouvelles, et je me jetai littéralement à l'eau. Tout au bout de la grande jetée de Marseille, je me baignais avec les marins noirs en permission, les dockers et les tire-au-flanc. Mais je découvris une baignade bien plus agréable à l'Estaque, à un quart d'heure de Marseille en trolley, et j'y allai le reste de l'été avec un ami américain. L'Estaque était autrefois un village de pêcheurs au fond d'une grande baie propre et bien abritée, où Cézanne adorait venir peindre. C'est maintenant une horrible ville industrielle, où se concentrent fabriques de ciment et tuileries. On trouve beaucoup d'étrangers dans sa population : des Polonais, des Russes, des Nord-Africains, et même quelques Allemands qui se font passer pour Autrichiens. Ils habitent de sordides cabanes sur la colline, travaillent dans les usines et sur le nouveau canal de Marseille au Rhône. Toutes les eaux polluées des fabriques de ciment et de tuiles se déversent dans la rade. Mais, un peu en dehors de la ville et un peu au large, à l'endroit où le canal s'ouvre sur la baie, il reste une merveilleuse étendue d'eau claire, profonde et belle. C'est là que j'allais chaque jour, tout le reste de l'été, faire la planche pendant des heures, comme porté dans les bras du soleil bienfaisant.

Brusquement, le mistral souffla pendant trois jours et ce fut l'automne. Je déteste le mistral à Marseille. Heureusement, juste à ce moment-là, Max Eastman m'invita à lui rendre visite à Antibes. Peu après, je reçus une autre lettre, cette fois de Louise Bryant. Elle